

une partie de l'ordre spontané de la nature; mais faire quelque chose avec préméditation et en vue d'une fin, ce serait rompre cet ordre parfait. Si l'artificiel ne vaut pas mieux que le naturel, à quoi bon tous les actes de la vie? Piocher, labourer, bâtir, porter des habits, sont des infractions directes à l'ordre qui prescrit de suivre la nature.

En conséquence tout le monde pourrait dire, même ceux qui subissent le plus l'influence des sentiments qui dictent le précepte, qu'on irait trop loin si on voulait l'appliquer aux cas dont nous venons de parler. Tout le monde prétend approuver et admirer les grands triomphes de l'art sur la nature : les ponts qui joignent les rivages que la nature avait séparés, le dessèchement des marais de la nature, le forage des puits qui fait jaillir les fontaines de la nature, les fouilles par où l'on amène à la lumière du jour les choses que la nature avait ensevelies à des profondeurs immenses au sein de la terre, le paratonnerre qui détourne sa foudre, les digues qui préviennent ses inondations, les jetées qui mettent un frein à son océan. Recommander de pareils travaux n'est-ce pas reconnaître qu'il faut dompter la nature et non lui obéir : que ses forces sont fréquemment à l'égard de l'homme dans la situation d'autant d'ennemis, auxquels il doit arracher par force ou par adresse tout ce qu'il peut pour son propre usage, et qu'il mérite d'être applaudi quand le peu qu'il a conquis est plus grand que ce qu'on pouvait attendre de sa faiblesse physique comparée à ces forces gigantesques. Nous ne pouvons donner une louange à la civilisation ni à l'art, ni à l'invention

qui ne soit un blâme pour la nature, la constatation d'une imperfection qui existe en elle, dont la correction et l'altération sont l'œuvre et aussi le mérite de l'homme.

De tout temps on a senti que tout ce que l'homme fait pour améliorer sa condition est par là même une censure de l'ordre spontané de la nature, et un acte qui le contraire. Ce sentiment a même eu pour effet d'éveiller tout d'abord des soupçons religieux contre des tentatives nouvelles et sans exemple qui tendaient à améliorer le sort de l'homme; on y a vu en tout cas un mauvais compliment, et très-probablement un attentat contre des êtres puissants (ou, quand le polythéisme eut fait place au monothéisme, contre l'être tout-puissant), dont le gouvernement s'étendait, dans l'opinion générale, à tous les phénomènes de l'univers, et dont la volonté avait pour expression le cours de la nature. Toute tentative de façonner les phénomènes naturels pour l'avantage des hommes eût aisément été prise pour une intervention dans le gouvernement exercé par ces êtres supérieurs. Sans doute, il n'était pas possible d'entretenir la vie, encore moins de la rendre agréable sans renouveler perpétuellement des interventions de ce genre; et on n'y recourait qu'avec crainte et tremblement jusqu'à ce que l'expérience eût enseigné qu'on pourrait s'aventurer sur ce terrain sans avoir à redouter la vengeance des dieux. Dans leur sagacité, les prêtres comprirent qu'il y avait un moyen d'expliquer l'impunité des infractions particulières, sans laisser s'effacer la crainte qui s'attachait à l'idée d'un empiètement sur le gouvernement divin. Ils y parvinrent en représentant chacune des principales inventions humaines comme



un don et une faveur d'un Dieu. Les vieilles religions offraient à l'homme bien des moyens de consulter les Dieux, et d'obtenir leur permission pour faire ce qui sans cela eût semblé un attentat à leur prérogative. Quand les oracles eurent fait silence, toute religion qui reconnaissait une révélation, trouva des expédients pour tourner la même difficulté. L'église catholique eut la ressource d'une autorité infaillible, en possession, de droit divin, du pouvoir de désigner parmi les efforts de l'homme ceux qui sont permis et ceux qui sont défendus; et, à défaut de cette autorité, on pouvait toujours recourir à la Bible pour savoir si telle ou telle pratique y est approuvée, soit expressément, soit d'une manière implicite. Il restait avéré que la liberté d'agir sur la nature n'était octroyée à l'homme qu'en vertu d'une indulgence spéciale, et dans la mesure où ses besoins l'exigeaient; il subsistait toujours un penchant de plus en plus faible, sans doute, à considérer toute tentative de dominer la nature, au delà d'une certaine limite, et en dehors d'un certain domaine, comme une tentative impie d'usurpation de la prérogative divine et une audace qui dépasse tout ce qui est permis à l'homme. Les vers d'Horace où les arts bien connus de la construction des navires et de la navigation sont stigmatisés par les mots *vetitum nefas*, indiquent que, même à cette époque de scepticisme, il existait encore une veine de l'antique sentiment. L'intensité du sentiment correspondant au moyen-âge ne nous offre pas une analogie exacte avec celui de l'antiquité, parce qu'il se complique de la superstition relative au commerce avec les esprits infernaux; mais l'accusation de scruter les secrets

du Tout-Puissant resta longtemps une arme puissante contre les savants impopulaires qui tentaient de pénétrer les mystères de la nature. Aujourd'hui même l'accusation de chercher par une témérité présomptueuse à contrarier les desseins de la Providence, conserve encore assez de sa force originelle pour servir d'appoint à toutes les objections qu'on peut élever, quand on veut trouver à redire à une tentative nouvelle de prévision et d'invention. Personne assurément n'affirme que le Créateur ait voulu que l'ordre spontané de la création ne fût changé, ni même altéré en aucune façon. Mais on croit encore vaguement que malgré l'avantage qu'il y a à soumettre à la volonté de l'homme tel ou tel phénomène naturel, le plan général de la nature est un modèle que nous devons imiter; qu'avec plus ou moins de liberté dans les questions de détail, nous devons nous guider en définitive d'après l'esprit et la conception générale des propres voies de la nature. On admet que ces voies sont l'œuvre de Dieu, et à ce titre parfaites; que l'homme ne peut rivaliser avec leur incomparable perfection; et que le meilleur moyen qu'il ait de montrer son adresse aussi bien que sa piété, c'est de chercher, bien que d'une façon imparfaite, à faire des œuvres qui leur ressemblent; on admet que quelques parties au moins de l'ordre spontané de la nature, sinon toutes, et choisies selon les goûts particuliers de la personne qui parle, sont en un certain sens des manifestations de la volonté du créateur, des indices de la direction qu'il a voulu que prissent toutes les choses et, par conséquent, notre volonté. Les sentiments de cette sorte, bien que refoulés dans les occasions ordi-



naires par le courant contraire des choses de la vie, sont toujours prêts à se faire jour chaque fois que la coutume se tait et que les penchants natifs de l'esprit n'ont rien à leur opposer que la raison ; les rhéteurs y ont sans cesse recours, moins pour convaincre leurs adversaires que pour donner aux yeux de leurs propres adhérents plus de poids aux opinions qu'ils veulent propager. En effet, de nos jours, il arrive rarement qu'on persuade à quelqu'un d'approuver telle ou telle conduite, parce qu'on lui fait voir qu'elle a de l'analogie avec le gouvernement divin du monde, quoiqu'il subisse l'influence de cet argument, et qu'il y trouve de puissants motifs d'adopter une croyance vers laquelle il se sent déjà porté.

Si cette idée d'imiter les voies de la Providence qui se manifestent dans la nature, est rarement formulée d'une façon expresse et tout uniment comme une maxime d'une application générale, il est rare aussi qu'on la contredise. Ceux qui la rencontrent sur leur chemin, aiment mieux tourner l'obstacle que de l'attaquer de front, souvent parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes affranchis de ce sentiment, et qu'en tout cas ils craignent d'encourir le reproche d'impiété en disant quelque chose qui puisse déprécier les œuvres de la puissance du Créateur. Pour la plupart, ils tâchent de montrer qu'ils ont autant de droit à se servir de l'argument religieux que leurs adversaires, et que, si leurs idées semblent contraires sur quelques points aux desseins de la Providence, il y a d'autres points sur lesquels elles s'accordent mieux avec ces desseins que les doctrines soutenues par leurs adversaires. Avec ce

respect pour les grands sophismes *à priori*, le progrès pourra bien supprimer certaines erreurs particulières, mais il laissera subsister les causes des erreurs, fort peu affaiblies par chaque combat. Néanmoins une longue suite de victoires partielles de ce genre constitue une masse de précédents qu'on peut invoquer pour lutter contre ces préventions puissantes, et qui nous permettent d'espérer de plus en plus que le sentiment faux qu'on a si souvent forcé à battre en retraite, sera quelque jour obligé de capituler sans condition. En effet quelque choquante que cette affirmation puisse paraître aux âmes religieuses, elles feraient bien de considérer en face un fait qu'on ne saurait nier, c'est que l'ordre de la nature, dans la mesure où l'homme ne l'a pas modifié, est tel qu'aucun être ayant pour attributs la justice et la bonté n'aurait voulu le faire dans l'intention de le proposer en exemple aux créatures rationnelles qu'il aurait aussi créées. Si le monde a été fait en totalité par un être doué de ces attributs, et non par parties par des êtres doués d'attributs tout différents, tout ce qu'on peut dire c'est qu'il est une œuvre très-imparfaite, et que l'homme, dans sa sphère limitée, fait acte de justice et de bonté en le corrigeant. Les meilleurs ont toujours pensé que la religion consistait à proposer à l'homme comme devoir suprême sur la terre, l'obligation de s'amender lui-même ; mais tout le monde, à l'exception des gens inspirés par un quiétisme monacal, y ajoute au fond de l'âme (bien qu'on ait rarement formulé cette obligation avec une clarté parfaite), le devoir religieux additionnel de corriger le monde, non-seulement l'humanité qui en est une partie,



mais le monde matériel, l'ordre physique de la nature. En étudiant cette question, il est nécessaire de nous dépouiller de certaines idées préconçues que l'on peut avec raison appeler des préjugés naturels, puisqu'ils reposent sur des sentiments qui, naturels et inévitables qu'ils sont en eux-mêmes, interviennent dans des sujets où ils ne devraient avoir rien à faire. L'un de ces sentiments est l'étonnement qui s'élève à la hauteur d'une crainte respectueuse, sous l'influence des plus grands phénomènes de la nature, indépendamment même de tout sentiment religieux. Un ouragan, un précipice, l'aspect du désert, l'océan, soit agité, soit en repos, le système solaire, et les grandes forces cosmiques qui en relient les parties, l'étendue sans limite du firmament, et, pour un homme instruit, une seule étoile, excitent des sentiments auprès desquels toutes les entreprises, toutes les forces de l'homme se montrent tellement insignifiantes, que pour un esprit absorbé dans la contemplation de ces phénomènes grandioses, il semble qu'il y ait une présomption intolérable chez une créature aussi chétive que l'homme, à élever des regards de critique sur des choses placées à cette hauteur, ou à tenter de se mesurer à la grandeur de l'univers. Mais il nous suffira d'interroger un moment notre conscience pour nous convaincre que ces phénomènes ne font sur nous une si profonde impression que parce qu'ils sont immenses. L'étendue prodigieuse dans l'espace et dans le temps, ou la puissance colossale qu'ils attestent, constitue ce qu'ils ont de sublime, c'est-à-dire pour nous un sentiment plus voisin de la terreur que de toute autre émotion morale. Bien que l'échelle im-

mense sur laquelle ces phénomènes se produisent excite l'étonnement, et nous force à nous détourner de toute idée de rivalité, le sentiment qu'il inspire est d'un genre tout à fait différent de l'admiration ou de la perfection. Les individus chez qui la crainte produit l'admiration, sont peut-être développés au point de vue esthétique, à coup sûr ils sont sans culture au point de vue moral. C'est l'un des attributs de notre faculté d'imagination, que les conceptions de grandeur et de puissance que nous saisissons vivement, produisent un sentiment qui nous paraît préférable à la plupart de ceux que l'on compte parmi les plaisirs, bien que dans ses formes les plus intenses il confine à la douleur. Mais nous sommes tout aussi capables d'éprouver ce sentiment à l'égard d'une puissance malfaisante ; et nous ne l'éprouvons jamais si fortement en face des puissances de l'univers qu'au moment où nous avons une conscience claire du pouvoir qu'elles ont de nous faire du mal. De ce que ces forces naturelles possèdent un attribut que nous ne pouvons reproduire, à savoir une puissance énorme, et qu'elles ne nous surpassent par aucun autre, ce serait une grande erreur d'en conclure que ce soit un devoir pour nous d'imiter leurs autres attributs, ou que nous aurions raison d'employer nos faibles forces d'après l'exemple que la nature nous propose avec ses moyens immenses.

En effet, qu'est-ce qui se passe ? Après la grandeur des forces cosmiques, la qualité qui frappe le plus vivement toute personne qui n'en détourne pas les yeux, c'est qu'elles restent en jeu avec une continuité parfaite, absolue : elles vont droit leur chemin sans regarder ni l'homme



ni l'objet qu'elles écrasent en passant. Les optimistes qui veulent prouver que *tout ce qui est, est bien*, sont obligés de soutenir, non pas que la nature se détourne jamais d'une ligne de sa voie pour éviter de nous passer dessus et de nous détruire, mais qu'il serait très-déraisonnable de notre part d'attendre qu'elle le fit. Le vers de Pope « La gravitation s'arrêtera-t-elle quand tu passeras ? » peut servir à fermer la bouche à ceux qui seraient assez simples pour attendre de la nature le modèle de la moralité vulgaire. Mais si la question se posait entre deux hommes au lieu de se poser entre un homme et un phénomène naturel, cette apostrophe triomphante ne serait plus qu'un modèle d'impudence. Un homme qui continuerait à jeter des pierres ou à tirer le canon quand un autre *passé*, et qui le tuerait, serait mal venu de s'excuser en invoquant l'exemple de la nature, et il mériterait d'être traité en meurtrier.

Au fond, presque tout ce qui fait condamner les hommes à mort ou à la prison, nous le retrouvons dans les actes de la nature. Le meurtre est l'acte le plus criminel aux yeux de toutes les lois humaines ; or, la nature tue une fois tout être vivant ; et, dans un grand nombre de cas, elle le fait mourir après des tortures prolongées que seuls les plus grands monstres dont l'histoire ait consigné les cruautés, ont fait souffrir de propos délibéré à des hommes. Si, par une réserve que rien ne justifie, nous n'appelons pas meurtre ce qui abrège la durée que l'on suppose départie par le sort à la vie humaine, la nature n'abrège-t-elle pas la vie de tout le monde, à l'exception d'un très-petit nombre ? elle l'abrège de toutes

les manières, violemment ou insidieusement, à la façon dont les plus méchants des hommes ôtent la vie à leurs semblables. La nature empale les hommes, les brise comme sur la roue, les livre en pâture aux bêtes féroces, les brûle vifs, les lapide, comme on fit au premier martyr chrétien, les fait mourir de faim, geler de froid, les empoisonne par ses exhalaisons comme par des poisons foudroyants ou lents ; elle tient en réserve par centaines des genres de morts hideux que l'ingénieuse cruauté d'un Nabis ou d'un Domitien n'a jamais surpassés. Tout cela la nature le fait avec la plus dédaigneuse insouciance aussi bien de la pitié que de la justice, épuisant ses traits indifféremment sur les meilleurs et les plus nobles comme sur les plus chétifs et les plus méchants, sur ceux qui sont engagés dans les entreprises les plus nobles, et souvent comme conséquence directe des plus nobles actions. Elle fauche ceux dont l'existence est le soutien de tout un peuple, et peut-être l'espérance de l'humanité pendant des générations à venir, avec aussi peu de regret que ceux dont la mort est pour eux-mêmes un soulagement et un bienfait pour les individus qui subissaient leur influence dangereuse. Voilà comment la nature traite la vie. Alors même qu'elle n'entend pas tuer, elle inflige les mêmes tortures avec une insouciance évidente. Dans la précaution malhabile qu'elle a prise pour assurer le renouvellement perpétuel de la vie animale que rend nécessaire la prompte fin qu'elle met à la vie de chaque individu, nul être humain ne vient au monde qu'un autre ne soit à l'instant mis à la torture pour des heures ou des jours, et assez souvent pour en mourir. Après le



meurtre vient (ce qui, d'après une haute autorité, est la même chose) l'acte qui ôte les moyens d'existence ; la nature le fait sur la plus large échelle avec l'indifférence la plus endurcie. Il suffit d'un seul orage pour détruire l'espoir de l'année. Une invasion de sauterelles, une inondation, ravagent une contrée, une modification chimique insignifiante survenue dans une racine alimentaire fait périr de faim des millions de gens. Les flots de la mer, semblables à des voleurs de grands chemins, s'emparent des trésors des riches et du peu que possède le pauvre, non sans dépouiller, blesser, tuer, comme leurs antitypes humains. Bref tout ce que les pires des hommes commettent, soit contre la vie, soit contre la propriété, s'accomplit sur une bien plus large échelle par les agents naturels. La nature a des noyades plus fatales que celles de Carrier ; ses explosions de feu grisou sont aussi destructives que celles de l'artillerie de l'homme, sa peste et son choléra laissent bien loin derrière eux les poisons des Borgia. L'amour de l'ordre, qui est à ce que l'on croit une conséquence des voies de la nature, en est en réalité la contradiction. Tout ce qu'on déteste habituellement quand on parle du désordre et de ses conséquences, est précisément une sorte de pendant des voies de la nature. Il n'y a pas d'anarchie, pas de régime de terreur, qui ne soient surpassés au triple point de vue de l'injustice, des ruines et de la mort, par un ouragan ou une épidémie.

Mais, dit-on, tous ces maux sont le prix dont il faut payer l'accomplissement de fins sages et bonnes. Je ferai d'abord remarquer une chose, que ces maux soient ou

non le prix de certaines fins, là n'est pas la question. Supposons qu'il soit vrai que, contrairement aux apparences, au moment où la nature accomplit ces horreurs, elle travaille à des fins bonnes ; pourtant, comme personne ne croit que ce soit le moyen de travailler à des fins bonnes que de suivre cet exemple, le cours de la nature ne saurait être le modèle qu'il convient d'imiter. Ou bien il est bon de tuer parce que la nature tue, de torturer parce que la nature torture, de ruiner et de dévaster parce que la nature ruine et dévaste, ou bien nous ne devons pas considérer ce que la nature fait, mais ce qu'il est bon de faire. S'il fut jamais une *reductio ad absurdum* en voilà une. Si de ce que la nature fait telle chose, c'est une raison suffisante pour la faire, pourquoi ne ferait-on pas aussi telle autre chose ? Et si nous ne devons pas faire toutes les choses que fait la nature, pourquoi en ferions-nous une seule ? Le gouvernement physique du monde étant plein de choses, qui faites par des hommes passent pour les monstruosité les plus grandes, il ne saurait y avoir de prescription religieuse ou morale qui nous oblige à régler nos actions par analogie d'après le cours de la nature. Cette proposition reste vraie, quelque vertu occulte bienfaisante qui puisse résider dans les actes de la nature qui d'après nos perceptions sont le plus nuisibles, et que tout le monde considère comme un crime de produire artificiellement.

Mais, en réalité, personne ne croit sérieusement à une qualité occulte de ce genre. Les expressions qui attribuent la perfection au cours de la nature, ne peuvent être considérées que comme les exagérations d'un sentiment



poétique et pieux, et on n'y voit pas le sceau d'un examen rigoureux. Nul, religieux ou non, ne croit que les dangereuses forces de la nature considérées en masse, travaillent à de bonnes fins, autrement qu'en excitant les créatures humaines douées de raison à se lever et à les combattre. Si nous croyions que ces forces ont été établies par une Providence bienveillante comme les moyens d'accomplir de sages desseins, qui ne pourraient être atteints si elles n'existaient pas, nous devrions regarder comme des actes impies tout ce que feraient les hommes pour enchaîner les forces naturelles ou pour restreindre leur fâcheuse influence; tout depuis l'assainissement d'un marais pestilentiel, jusqu'au traitement du mal aux dents, ou à l'usage d'une ombrelle; assurément personne n'y voit des actes impies, bien qu'on puisse à l'occasion reconnaître un courant profond de sentiment dans ce sens. Au contraire, les perfectionnements dont la partie civilisée de l'humanité s'enorgueillit le plus, consistent dans les défenses qu'elle élève pour se garantir de ces calamités naturelles que, si nous croyions réellement ce que l'on fait profession de croire, nous adorerions comme des remèdes que l'infinie sagesse a mis à notre portée pour guérir les maux de la vie terrestre. Mais l'on voit que chaque génération l'emporte de beaucoup sur les précédentes par la somme du mal naturel qu'elle réussit à écarter; pour que la théorie fût vraie, il faudrait donc que notre condition, dans le temps où nous sommes, fût une manifestation terrible de quelque épouvantable calamité, contre laquelle les maux matériels dont nous sommes parvenus à triompher auraient servi de pré-

servatif. Toutefois si quelqu'un s'avisait d'agir d'après ces idées, il courrait plutôt, je crois, la chance d'être enfermé comme un fou que d'être vénéré comme un saint.

C'est incontestablement un fait très-commun que le bien naisse du mal; et ce fait, lorsqu'il arrive, produit une impression trop agréable pour qu'il ne se rencontre pas beaucoup de gens pour insister avec complaisance sur ce résultat. Mais en premier lieu, il en est tout à fait des crimes humains comme des calamités naturelles. L'incendie de Londres auquel on attribue de si merveilleux effets pour la salubrité de la ville, les aurait produits tout aussi bien, s'il avait été en réalité l'œuvre de la *fureur des papistes* dont un monument a si longtemps rappelé le souvenir. La mort des hommes tombés sous les coups des tyrans et des persécuteurs, martyrs d'une noble cause, a rendu un service à l'humanité qui ne fût pas résulté de leur mort, si elle avait eu lieu par accident ou par l'effet d'une maladie. Pourtant, quels que soient les avantages inattendus qui peuvent résulter naturellement de crimes, ils n'empêchent pas que les actes qui les ont produits ne soient des crimes. En second lieu, si le bien sort souvent du mal, le fait inverse, le mal sortant du bien, est tout aussi commun. Tout événement public ou privé, déploré au moment où il a lieu, et célébré plus tard comme providentiel, à cause de quelque conséquence heureuse qu'on n'avait pas prévue, pouvait être empêché par quelque autre événement qu'on estimait heureux pour le temps, mais qui s'est trouvé en définitive désastreux et funeste pour ceux à qui il semblait être favorable.



Les désaccords de ce genre que l'on signale entre le commencement et la fin, ou entre l'événement et l'attente, se trouvent non-seulement aussi fréquents, mais aussi marqués, dans les événements fâcheux que dans les événements agréables. Seulement on n'a pas le même penchant à en faire la base de généralisations; ou dans tous les cas, les modernes ne les considèrent pas, à l'exemple des anciens, comme autant de signes de desseins divins; on se contente de dissenter sur l'imperfection de notre faculté de prévoir, sur l'incertitude des événements et la vanité des calculs humains. En réalité, les intérêts humains sont tellement compliqués, et les effets d'un événement quelconque sont tellement nombreux, que s'il affecte l'humanité, l'influence qu'il y exerce est, dans la grande majorité des cas, à la fois bonne et mauvaise. Si le plus grand nombre des malheurs privés ont leur bon côté, il n'est guère de bonheur arrivé à quelqu'un qui n'ait donné, soit à cette personne, soit à une autre quelque chose à regretter : et malheureusement il y a beaucoup d'infortunes tellement accablantes que leur côté favorable, s'il existe, est entièrement effacé et rendu insignifiant; tandis que la réciproque n'est point vraie pour les événements heureux. D'ailleurs les effets de chaque cause dépendent si souvent des circonstances qui les accompagnent accidentellement, qu'on est certain de voir se produire plusieurs événements où le résultat total même paraît nettement opposé à la tendance prédominante : de la sorte non-seulement le mal a son bon et le bien son mauvais côté, mais souvent le bien produit plus de mal que de bien, et le mal plus de bien que de mal. Toute-

fois telle n'est point la tendance du bien ou du mal. Au contraire, le bien et le mal tendent naturellement à engendrer des produits, chacun de son propre genre, le bien du bien, le mal du mal. C'est une des règles générales de la nature, une de celles qui démontrent son injustice habituelle, « qu'il sera donné à celui qui a, mais qu'à celui qui n'a pas, il sera ôté même ce qu'il a. » La tendance ordinaire et prépondérante du bien est dans le sens du bien. La santé, la force, la richesse, la connaissance, la vertu, ne sont pas seulement des biens en eux-mêmes, mais elles facilitent et favorisent l'acquisition du bien, tant du même genre que d'un autre. C'est celui qui sait déjà beaucoup, qui peut apprendre aisément. C'est l'individu fort et non l'individu maladif qui peut faire tout ce qui procure la santé. Celui qui gagne de l'argent sans peine, ce n'est pas le pauvre, mais le riche. Si la santé, la force, la connaissance, les talents sont autant de moyens d'acquérir la richesse, la richesse est souvent le moyen indispensable pour les acquérir. En outre, *à con-*  
*verso*, malgré tout ce qu'on peut dire du mal qui tourne en bien, la tendance générale du mal est de produire encore du mal. Une maladie rend le corps plus susceptible de contracter des maladies; elle le rend incapable de fonctionner régulièrement; elle produit quelquefois une débilité d'esprit, et entraîne souvent la perte des moyens d'existence. Toute douleur cruelle, tant du corps que de l'esprit, tend à augmenter la susceptibilité pour la douleur pour tout le temps à venir. La pauvreté est la mère de mille maux de l'esprit et du cœur; et, chose pire encore, l'injustice et l'oppression quand elles sont habi-



tuelles, abaissent le caractère. Une mauvaise action entraîne à en commettre une autre, aussi bien l'agent lui-même et les assistants que le patient. Toutes les mauvaises qualités se fortifient par l'habitude, tous les vices et toutes les folies tendent à se répandre. Les défauts de l'esprit engendrent des défauts du cœur, et les vices du cœur des vices de l'esprit. Chacun d'eux en engendre d'autres et ainsi de suite à l'infini.

Des écrivains à qui on n'a pas épargné les applaudissements, les auteurs qui ont écrit sur la théologie naturelle, ont complètement fait fausse route et laissé de côté la seule méthode d'argumentation qui eût rendu leurs spéculations acceptables pour quiconque est capable d'apercevoir quand deux propositions se contredisent mutuellement. Ils ont épuisé les ressources de la sophistique pour faire comprendre que les souffrances qui existent dans le monde ont été permises en vue d'en éviter de plus grandes, que la misère existe pour qu'il n'y ait pas de misère. Cette thèse, si elle pouvait se soutenir, expliquerait tout au plus et justifierait l'imperfection de l'œuvre d'êtres limités, qui sont contraints de travailler sous des conditions indépendantes de leur propre volonté, mais ne saurait convenir à un créateur qu'on suppose omnipotent, à un créateur qui, s'il obéit à une nécessité, est lui-même l'auteur de cette nécessité à laquelle il obéit. Si le créateur du monde peut tout ce qu'il veut, il veut la misère, il n'y a pas moyen d'échapper à cette conclusion. Les plus conséquents de tous ceux qui se sont crus autorisés à *faire l'apologie des voies de Dieu par rapport à l'homme*, ont essayé d'échapper à l'alter-

native en durcissant leur cœur et en niant que la misère soit un mal. La bonté de Dieu, disent-ils, ne consiste pas à vouloir le bonheur de ses créatures, mais leur vertu; et l'univers, s'il n'est pas le royaume du bonheur, est celui de la justice. Mais en jouant avec les objections que soulève ce système d'éthique, on ne fait rien moins que de se débarrasser de la difficulté. Si le créateur de l'univers a voulu que nous fussions tous vertueux, ses desseins ont avorté, tout comme s'il a voulu que nous fussions tous heureux : l'ordre de la nature est construit avec encore moins d'égards peut-être pour les exigences de la justice que pour celles de la bonté. Si la loi de toute création était la justice, et si le créateur était tout puissant, quelle que fût la somme de souffrance et de bonheur dévolue au monde, la part qui en reviendrait à chaque personne devrait être exactement proportionnée au bien ou au mal que fait cette personne; nul ne devrait avoir un lot pire qu'un autre, s'il n'a de moindres mérites; ni le hasard, ni le favoritisme, ne devraient avoir place dans un tel monde, mais toute vie d'homme devrait être la mise en scène d'un drame construit sur le plan d'une histoire morale parfaite. Personne ne saurait s'aveugler au point de croire que le monde où nous vivons est totalement différent de celui que nous venons de caractériser, d'autant plus que l'on considère la nécessité de redresser la balance comme un argument de première force en faveur de l'existence d'une autre vie, après la mort, ce qui revient à admettre que la façon dont se passent les choses dans cette vie est souvent un exemple d'injustice et non de justice. Si l'on disait que